

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LES DEUX MERES.

(Suite.)

XXIV.

« Dieu vous avait donné un enfant, madame : cet enfant je vous l'ai pris, et j'ai refusé de vous le rendre, quand après de longues années vous êtes venue me le redemander ; je vous ai revue encore, et, voyant combien ma tendresse pour votre fille était grande, vous m'avez proposé d'être toutes les deux sa mère ; mais cela ne pouvait pas être et cela n'a point été ; un enfant n'a qu'une mère, c'est la femme qui l'a porté pendant neuf mois dans son sein, qui a tressailli de joie en le sentant remuer dans ses entrailles, qui a souri d'ivresse en songeant que le ciel allait la rendre mère, et qui, après d'horribles souffrances endurées avec courage, a pris dans ses bras affaiblis et pressé contre son cœur la créature à laquelle elle venait de donner le jour ; cette femme-là, c'est sa seule mère, et si plus tard des événements l'obligent à se séparer de son enfant, elle n'en reste pas moins sa mère ; et si une autre femme arrive et la remplace dans l'amour que son enfant lui devait, cette femme n'est que le gardien d'un précieux trésor, et elle doit se tenir prête à le restituer au premier appel ; j'ai été cette femme, et ce trésor précieux, je vous le restitue. J'en ai joui pendant quinze ans comme s'il m'eût appartenu ; pendant quinze ans il m'a initiée à toutes les ivresses de ce monde. Dieu m'avait refusé un enfant, et vous, madame, vous m'avez rendu mère pendant quinze ans, merci à vous d'avoir fait ce que Dieu m'avait refusé ! Les seuls instants heureux de ma vie, je vous les dois ; j'ai éprouvé toutes les félicités de la maternité sans en ressentir les douleurs ! merci à vous, madame. J'ai bien aimé votre enfant, pendant

quinze ans que s'est prolongé mon rêve de mère, j'ai épuisé toutes les délices de ce monde ; merci à vous de m'avoir envoyé ce rêve, madame !—Maintenant il est détruit pour moi, mais vous le continuerez, n'est-ce pas, auprès d'Alice ? Chère enfant, il entrait dans sa destinée de faire le bonheur de deux femmes : j'ai été heureuse, c'est à votre tour maintenant à l'être ; mon rôle est fini, le vôtre commence ! Vous m'avez laissé votre fille enfant, je vous la rends femme ; nous nous sommes partagé à nous deux sa vie : j'en ai pris la première moitié, prenez-en la seconde ; je l'ai veillée dans son enfance toute jeune, vous vieillerez près de ses enfants ! je l'embrassais et lui souriais pour l'endormir ; vous embrasserez et vous sourirez à ses enfants, afin de les endormir ! Quand venait le matin, j'accourais près d'elle, je lui tendais les bras en la nommant ma fille, et elle m'appelait sa mère ; vous, quand le matin viendra, vous accourrez près de ses enfants, vous leur tendrez les bras en les nommant vos enfants, et ils vous appelleront leur mère ; plus tard, je l'ai vue grandir protégée par ma tendresse, et j'en ai fait un ange de douceur, et en la regardant je me complaisais dans mon ouvrage et j'en étais fière ; vous verrez grandir plus tard ses enfants, vous les élèverez comme je l'ai élevée, et en les regardant, vous vous complairez aussi dans votre ouvrage, et vous en serez fière : le partage de bonheur est presque égale entre nous. Madame, soyez heureuse comme je l'ai été, c'est le vœu que je forme, c'est la prière que j'adresse au ciel pour vous ; seulement, vous serez plus de temps heureuse que moi, personne ne viendra vous arracher à votre bonheur ; quand il partira, c'est que vous serez prête à mourir, tandis que

J. E. MARTELLE DUT GENE

moi...—Mais, écartons ces pensées funèbres, je vous rends votre enfant, madame, je vous la livre belle, bonne, fortunée; qu'elle demeure toujours ainsi, et je ne me repentirai point du sacrifice que j'aurai péniblement accompli.

« Vous deviez partir, c'est moi qui pars; vos yeux ne me rencontreront plus, mais moi je vous verrai à chaque heure du jour: partout où sera ma fille, je serai, mais invisible, mais insaisissable; aimez-la assez pour qu'elle puisse m'oublier, et je ne serai point jalouse, car je ne veux qu'une chose, c'est son bonheur.

« Adieu, madame, adieu; encore une fois rendez mon Alice heureuse; cette pensée seule me donne du courage, et il m'en faut en ce moment, vous le comprendrez demain. »

Après avoir achevé cette lettre, madame Warner la plia, la cacheta et la plaça sur sa cheminée.

—A la seconde maintenant, dit-elle.

Et elle écrivit :

« Monsieur le duc,

« Pardonnez-moi la faute que j'ai commise; oui, je vous ai trompé, je ne suis point la mère d'Alice; celle qui seule a le droit de la nommer sa fille, est cette femme qui devant vous l'a reniée. Songez un peu au courage qu'il lui a fallu pour accomplir un pareil sacrifice; ne vous sentez-vous pas transporté d'admiration pour elle, monsieur le duc? Pauvre femme! depuis de longues années elle était séparée de son enfant, et quand Dieu la lui avait rendue, elle s'est condamnée volontairement à dire: Je ne suis pas sa mère! Vous êtes bon, malgré votre orgueil, monsieur, et je suis persuadée que vous n'ordonnez pas de sang-froid le malheur d'une jeune fille qui n'a eu qu'un tort, celui d'aimer votre fils et de s'en faire aimer! Soyez généreux, monsieur, en faisant le bonheur de deux enfants qui vous en remercieront plus tard. Vous êtes noble, monsieur, et cette jeune fille, sans être d'une noblesse aussi ancienne que la vôtre, est issue d'une noble famille; vous êtes riche, je lui laisse tous mes biens, afin qu'elle puisse dignement soutenir le nom que lui apportera votre fils. Pour tout au monde, vous ne remplirez qu'un devoir en consentant à ce mariage, à mes yeux ce sera une bonne action; nous avons si peu l'occasion d'en faire, que j'ai l'espoir que mes derniers désirs seront accomplis, car je vais vous quitter, monsieur le duc; moi aussi j'ai un devoir à remplir, et tout pénible qu'il soit, je le remplirai avec résignation. Dieu sait gré des sacrifices qui coûtent, vous comprendrez bientôt le mien.

« Une dernière parole, une dernière prière: vous seul êtes maintenant ma providence, monsieur le duc; si vous étiez près de moi, je m'agenouillerais devant vous, oui, je m'agenouillerais sans honte, et vous supplierais à mains jointes: Monsieur le duc, m'écrierai-je, grâce pour mon innocente fille! et je vous écris: Grâce pour ma fille, monsieur; grâce pour son honneur! c'est la plus belle des noblesses; avec des parchemins on anoblit un homme; avec les lettres signées du roi, on en fait un des premiers du royaume; l'honneur, monsieur le duc, quand il est flétri ne peut être rendu; c'est un

titre que les hommes peuvent déchirer, mais qu'aucun d'eux ne peut refaire, fût-il un roi!

« Ce qu'un roi ne pourrait faire, vous le pouvez, vous, et vous le feriez, n'est-ce pas? »

« Adieu, monsieur le duc,

« Adieu pour toujours.

« MARIE WARNER. »

Après avoir achevé cette lettre, elle la plia, la cacheta et la plaça sur sa cheminée, à côté de la première.

Elle voulut en écrire une troisième, elle prit de nouveau la plume, mais elle lui tomba des mains; tout son courage l'abandonnait; un instant, elle conçut la pensée de déchirer ces deux lettres, et elle se leva.

—Ce serait de la lâcheté, se dit-elle intérieurement.

Et elle alla se rasseoir, voulut encore prendre la plume et écrire la troisième, la dernière lettre; et ses doigts tremblaient et se refusaient à écrire.

Elle ouvrit un peu sa fenêtre afin de respirer plus librement. On était à cette époque vers le milieu de septembre; les pluies avaient cessé depuis quelques jours, les vents s'étaient calmés, l'air s'était adouci, et quelquefois le soleil avait réchauffé de ses larges rayons les montagnes arides de l'Auvergne. Il faisait nuit lorsque madame Warner se plaça à sa croisée, mais le ciel était bleu et pur; des myriades d'étoiles scintillaient, à sa volonté, et semblaient d'innombrables paillettes d'or répandues sur un manteau de roi; madame Warner laissa exhaler un soupir de regret à la vue de ce ciel qui présageait de si beaux jours et de si belles nuits, et son cœur se resserra. Quelques oiseaux qui voltigeaient de branche en branche, faisaient entendre par intervalles des notes harmonieuses et fugitives. Tout ce calme, tout ce bonheur qui l'environnait redoubla sa fièvre, elle referma brusquement sa fenêtre, alla se rasseoir contre sa table et écrivit.

Et pendant que madame Warner triste et désolée se préparait au cruel sacrifice qu'elle s'était imposé, Alice seule dans sa chambre était plongée aussi dans une profonde douleur; tout ce qu'elle avait rêvé de bonheur se détruisait peu à peu, ses plus belles illusions s'en allaient; et, de deux amours qui remplissaient son âme, pas un seul ne lui resterait et ne la consolait de la perte de l'autre. Elle avait aimé sa mère comme on aime un Dieu, et Arthur comme à seize ans on peut aimer un homme; Arthur et sa mère représentaient tout à ses yeux. Cette double affection également portée à l'extrême lui semblait également sainte; l'une était pour elle le complément de l'autre, et toutes deux venaient d'être détruites, la première par les aveux de Marguerite, la seconde par l'orgueil du duc Morand.

Nous avons laissé madame Warner appuyée sur la table et écrivant une troisième lettre. Voici ce que cette lettre renfermait :

« Mon enfant,

« Quand tes yeux effrayés parcourront ces lignes, celle que tu as jusqu'à ce jour nommée ta mère aura cessé de vivre ; la vie était devenue un fardeau pour elle, et elle s'en est délivrée ; elle t'aimait bien cependant, et si quelque chose avait pu la rattacher à ce monde, c'eût été toi seule ; mais d'insurmontables barrières se plaçaient entre elle et toi, et plutôt que d'être malheureuse, elle a préféré mourir. Surtout ne la plains pas, sa mort a été volontaire, et elle a prononcé ton nom dans son dernier soupir ; ne la plains pas, Alice car si on compte la vie d'après le bonheur qu'on a goûté sur terre, elle a vécu plus longtemps que beaucoup d'autres plus chargées d'années qu'elle. Je ne regrette pas ce monde, mon enfant, tout ce qu'on peut ressentir j'en ai ressenti ; mon amour pour toi était mon existence ; je m'en vais parce que je te perds, et je te bénis en mourant pour les jours heureux que tu m'as faits. Ne me plains pas ; réserve plutôt ta pitié pour une pauvre femme qui a bien souffert et qui mérite bien d'avoir un peu de bonheur à présent. — Cette pauvre femme, tu la connais, aime-la, mon enfant ; ce n'est pas moi, c'est Dieu qui te l'ordonne. Avant de me nommer ta mère, tu en as eu une autre, et cette autre t'a portée pendant neuf mois dans son sein ; puis, lorsque tu commençais à lui sourire, lorsque tes petits bras l'appelaient, lorsque ses baisers calmaient ses larmes et tes cris, elle a été obligée de se séparer de toi, qui étais son enfant. Moi, je suis venue, et te voyant orpheline je t'ai accueillie, et comme ta mère te délaissait involontairement, je t'ai tenu lieu de mère, et tu t'es habituée à moi, et je n'ai pas eu le courage de te désabuser. Aime-la bien mon enfant ; plus tard elle te racontera les événements funestes qui vous ont séparés, et tu pleureras au récit de ses malheurs. Tu ne m'as jamais parlé de ton père, Alice, jamais tu ne t'es aperçue que sa tendresse te manquait ; chère enfant, je t'aimais pour deux, moi ; elle t'apprendra ce qu'est devenu ton père dont tu ignores même le nom, et alors tu comprendras que tu dois l'aimer, elle, créature abandonnée du monde, repoussée par les hommes, oubliée par son enfant, et tu l'aimeras ! mon sacrifice te servira d'exemple, comme moi tu te dévoueras : le dévouement est une si grande et si noble chose ! et puis le tien te coûtera si peu ! Quand tu ne me verras plus auprès de toi, tu verseras des pleurs sans doute, je te manquerai, ton âme te paraîtra vide, tu me chercheras et ne me trouveras point, tu m'appelleras et je ne te répondrai pas ; puis tu t'accoutumeras peu à peu à ne plus me voir à ne plus m'entendre : elle sera là pour te consoler, elle, et ses consolations seront si douces, si tendres, si affectueuses, si semblables aux miennes, qu'en la voyant tu finiras par croire que c'est moi que tu vois, et qu'en l'entendant, tu croiras m'entendre, moi ! et tu auras raison, mon enfant, car ta mère sera toujours à tes côtés pour t'aimer et te protéger ; seulement, au lieu de moi ce sera Marguerite, au lieu de mon visage ce sera le sien que tu rencontreras. Mais le cœur sera toujours le même : le cœur d'une mère est le même chez toutes les femmes ! Et ne crois pas, ma fille, que je serai

jalousie de la tendresse que tu lui porteras ; dans elle je ne verrai que moi ; ton affection pour elle ne sera que la continuation de ton affection pour moi. — Et s'il existe, comme je le pense et comme je l'espère, une seconde vie après celle de ce monde, si nous mourons pour revivre éternellement et que Dieu m'appelle vers lui, du haut des cieux je te regarderai, quoique invisible je te sourirai, et je me mêlerai à tout ce qui t'entourera. Je glisserai jusqu'à toi dans le rayon du soleil qui te réchauffera, dans la brise qui caressera ton doux visage, dans les songes les plus charmants, enfin je serai tout en toi, ma fille, jusqu'à ce que Dieu nous réunisse pour ne plus nous séparer. Tu le vois donc, mon enfant, ma mort ne sera qu'une absence de quelques années, et encore laisserai-je en partant auprès de toi quelqu'un qui me remplacera et t'aimera comme je t'ai aimée. Je veux que tu l'aimes, songes-y ! Jamais tu ne m'as désobéi, c'est presque une morté qui te parle, tu lui obéiras, n'est-ce pas ?

« Adieu maintenant, mon enfant, adieu pour quelque temps, et surtout point de larmes, point de désespoir, point de sanglots, mais du courage et de la résignation. Ceux qui partent sont moins à plaindre que ceux qui restent ; la mort n'est qu'une douleur d'un instant, si toutefois encore elle est une douleur ; car, qui de nous le sait ? Aime donc bien celle qui me remplace, je t'en conjure, je t'en supplie ; — elle t'a donné le jour, ne cause point sa mort ! aime-la en souvenir de moi ; adieu !

« Je ne te demande point de penser à moi : ta triste pensée, hélas ! fouillera souvent dans les jours qui ne sont plus, afin de m'y chercher et de m'y trouver ; puis tu mettras souvent tes mains sur tes paupières à demi-fermées, afin de m'entrevoir au milieu de tes rêveries ; puis tu croiras par moment que je passe devant toi, et tu pleureras alors ; ces larmes, je les recuillerai, mon enfant, comme une précieuse relique, et je me dirai : Quand donc viendra l'heure où elle ne pleurera plus ?

« Vingt fois j'ai voulu clore cette fatale lettre, et vingt fois la plume est venue se replacer entre mes doigts ; toujours il me semble que j'oublie quelque chose, et que ma pensée reste incomplète. Hélas ! on a tant de paroles à dire lorsqu'on va se quitter ! l'on craint incessamment d'avoir oublié, et l'oubli à cette heure est irréparable. Adieu encore une fois ; mon enfant, ma chère enfant ; tu fus la joie de ma jeunesse. l'orgueil de ma vie entière, le soleil où se réchauffait mon âme ; l'on t'enlève à moi, et je meurs ! encore une fois, sois bénie pour tous les enivremens que tu m'as causés, sois bénie pour toutes les caresses que tu m'as faites, pour toutes les ivresses que j'ai ressenties. Quand je mourrai, ma dernière parole sera ton nom, ma dernière pensée une bénédiction, et quand je passerai de la mort de ce monde à la vie éternelle, ma première pensée sera encore une bénédiction, ma première parole, ton doux nom que je prononcerai.

« Adieu, adieu.

« TA MÈRE. »

Madame Warner plia la lettre comme les deux autres et la plaça sur sa table.

XXV.

Toujours, quelque effort que tentât Alice, de funestes pensées la poursuivaient ; elles semblaient faire une partie de son âme, et rien ne pouvait les en arracher. A force de penser et de parler, ses yeux lassés se couvraient comme d'un nuage ; tout s'enveloppa de vapeurs devant elle, ses paupières brûlantes s'affaiblirent lentement, et son âme tomba dans l'assoupissement. Onze heures du soir sonnèrent, Alice se réveilla en sursaut, tout son corps avait la fièvre et tremblait. Elle fut étonnée de se trouver si tard contre une fenêtre à demi ouverte, elle referma la fenêtre, puis se souvint.

Elle se dirigea ensuite vers son lit, et se jeta dessus tout habillée.

Pendant quelque temps, elle ne put fermer les yeux ; son insomnie était revenue avec ses souvenirs, mais la lassitude triompha de la douleur ; — elle s'endormit de nouveau, et d'un sommeil profond.

Madame Warner en ce moment ouvrait la porte de sa chambre à coucher, traversait son appartement, et montait lentement l'escalier qui conduisait chez sa fille.

Quand elle fut arrivée, elle attendit un instant contre la porte, écouta à demi morte de frayeur, et son cœur battait ; quand elle eut la certitude de n'avoir été ni vue ni entendue, elle posa doucement sa main sur la porte, chercha la clef, la sentit, la tourna légèrement dans la serrure, s'arrêta encore, et son cœur battait avec plus de force.

Enfin, elle entra, referma doucement la porte.

— Plus rien ! pensait-elle : elle dort sans doute.

Le frisson courut par tous ses membres.

— Si elle ne dormait pas, se dit-elle, et qu'elle m'entendit, elle accourrait, me demanderait pourquoi je suis venue ; que lui répondrais-je ?

Elle attendit encore.

Puis elle marcha plus doucement, retenant sa respiration ; elle ouvrit une troisième porte.

Son cœur battait plus fortement encore.

Elle était dans la chambre de sa fille.

Une lampe brûlait contre l'alcôve, et sa clarté était si faible qu'à peine si l'on pouvait distinguer les objets.

Madame Warner entendit une douce respiration s'échapper de la bouche d'Alice, elle se remit un peu, et approcha. Elle aperçut sa fille étendue sur son lit, et tout habillée de blanc.

Son cœur fut prêt à se briser dans sa poitrine.

— C'est ainsi qu'elle me trouvera demain, pensa-t-elle.

Elle s'approcha lentement du lit, et s'asseyant sur un fauteuil, elle contempla Alice qui dormait.

— Dors, mon enfant, pensa-t-elle : aujourd'hui encore tu es heureuse, mais demain, tes regards me chercheront à ton réveil, et tu ne me trouveras pas comme de coutume auprès de toi ; tu seras étonnée alors, inquiète peut-être ; tu croiras que je ne t'aime plus, tu accourras vers moi, et...

Elle ne put achever, son visage se couvrit de larmes.

En ce moment la lampe s'éteignit.

Madame Warner éprouva une violente angoisse ; avant de se séparer pour toujours de sa fille, elle avait souhaité une fois encorer la voir et lui dire

un muet adieu ; et maintenant elle ne pouvait même plus arrêter ses yeux chagrins sur le doux visage de son enfant ; elle se trouvait bien malheureuse, et succombant un instant à son désespoir, elle voulut se jeter aux pieds de sa fille, l'appeler par son nom, la presser sur son cœur, et lui confesser le projet qu'elle avait formé ; elle étendit les bras, et elle ne rencontra que le vide.

— Dieu ne veut pas que je la revoie, se dit-elle : mais mourir sans la regarder une dernière fois est un sacrifice au-dessus de mes forces ; je la verrai encore.

Elle se leva lentement, marcha avec précaution, ouvrit une armoire, s'empara d'une boîte ; et quelques secondes plus tard une pâle clarté se répandait par toute la chambre, et madame Warner, agenouillée devant le lit de sa fille, la contemplait avec avidité, et ses lèvres tremblaient, et ses mains s'agitaient convulsives ; toute son âme semblait être passée sur son visage en proie au désespoir. Elle prit la robe d'Alice et la baisa ; elle se suspendit sur elle afin de respirer son haleine, puis elle retomba de nouveau à genoux devant le lit fatal.

Elle pria Dieu avec ferveur alors, elle le supplia d'avoir pitié de son enfant, de lui donner tout le courage dont elle aurait besoin pour supporter la vie. Et elle se sentait forte en ce moment et ne songeait plus à elle, la pauvre mère ; elle était tout en son enfant.

Alice fit un mouvement, et madame Warner tressaillit, elle eut peur ; elle recula un peu et tâcha de se cacher derrière les rideaux ; Alice fit un second mouvement.

— Qu'elle ne s'éveille pas ! pensa la malheureuse femme ; Dieu ! prends-nous toutes les deux en compassion.

Alice s'était rendormie, et Madame Warner respirait plus librement ; et elle ne songeait plus à s'éloigner ; — c'est qu'un dernier adieu est si pénible, si douloureux, si horrible, que nous tâchons qu'il se prolonge le plus de temps possible ; nous essayons de doubler la durée du temps, nous cherchons à nous tromper nous-mêmes, à nous faire illusion. Madame Warner, prête à abandonner sa fille pour toujours, ne pouvait se décider à s'en séparer ; vainement elle voulait se lever, lui dire adieu du regard, puis partir et consommer son sacrifice, une main invisible la retenait et une voix puissante lui criait : Reste ; et elle demeurait, et elle regardait de nouveau son enfant, et chaque minute de retard la rendait plus faible, plus indécise.

— Chère Alice, murmurait-elle par moments, chère Alice ! puis elle se taisait et contemplait de nouveau sa fille.

— Te quitter, mon enfant, te quitter pour toujours ! oh ! c'est affreux, c'est horrible ! pensait-elle bientôt : renoncer à te nommer ma fille, à te voir sourire, à me sentir presser sur ton cœur, ah ! c'est inouïe, c'est impossible ! Chère enfant, continua-t-elle : il le faut, je le dois, mon amour pour toi m'en fait un devoir, et je me sacrifierai, quelque pénible que soit le sacrifice. La pauvre insensée, car la surexcitation lui avait fait véritablement perdre la raison, croyait pouvoir s'acquitter d'un devoir par un crime.

Elle se penchait presque sur la bouche de son

enfant afin d'aspirer sa douce et chaude haleine ; Alice fit un mouvement, la pauvre mère se retira lentement.

— Adieu, adieu, murmura-t-elle encore et d'une voix étouffée.

Elle ouvrit la porte et se disposa à sortir ; mais prête à se séparer pour toujours de sa fille, le cœur lui faillit de nouveau, elle se sentit faible et se laissa tomber à genoux sur le parquet.

— Veille bien sur elle, mon Dieu ! dit-elle ; dans une heure elle n'aura plus que toi.

Elle joignit les mains avec ferveur et demeura absorbée dans ses pénibles pensées.

— Oh ! qui m'eût dit, quand je la recueillis toute petite chez moi, quand je l'approchai de mon sein, quand je la réchauffai sur mon cœur, quand je lui appris à prononcer mon nom avec celui de Dieu, qui m'eût dit, continua-t-elle, que quelques années plus tard je serais obligée de me séparer d'elle, de m'en éloigner pour toujours, de profiter de son sommeil pour lui adresser un dernier adieu, et de partir sans

pouvoir la serrer contre ma poitrine ? Mais c'était ma destinée ; Dieu m'avait choisie pour assurer le bonheur de cette enfant, et maintenant qu'elle est heureuse, Dieu m'enlève à son amour ; je n'étais qu'un instrument nécessaire, à présent que je suis devenue inutile, l'on me brise ! Adieu, mon enfant, adieu, ma chère Alice, adieu, adieu !

Et sa main convulsive lui envoyait des baisers. Et Alice dormait toujours d'un sommeil tranquille.

Madame Warner referma la porte, descendit rapidement l'escalier, rentra dans son appartement, et s'appuyant sur un fauteuil :

— Soigneur, ayez pitié de moi, s'écria-t-elle.

Et son pâle visage était inondé de larmes.

Elle se remit pourtant, se leva, s'assura que personne ne pouvait entrer chez elle, et vint se rasseoir. Son visage était calme.

Elle se trouvait en présence de la mort pourtant

(A CONTINUER.)

UNE PARTIE DE CHASSE DANS LE MICHIGAN.

PAR NAPOLÉON LEGENDRE.

Première Partie.—CHAPITRE VIII.

(Suite.)

Il grimpa lestement sur le rocher et se mit à monter la garde sur la cime, sa carabine en mains.

Les Indiens, muets de surprise, le regardaient sans oser tirer. A la fin, cependant un des plus hardis se décida à lâcher son coup.

Jules qui l'observait du coin de l'œil, s'écoqua la tête, s'arrêta majestueusement, visa l'Indien et l'é-tendit raide mort. Puis il se remit tranquillement à remonter la garde, comme si rien ne fût arrivé.

Un second Indien tira et eut le même sort que son camarade. Seulement, Jules eut le soin en passant et par un mouvement inaperçu des Peaux-Rouges, d'échanger sa carabine déchargée, contre une autre que je lui tendis.

Les Indiens cette fois étaient en droit de croire que son arme était impuissante, puisqu'ils ne la lui avaient pas vu recharger.

Un troisième guerrier croyant le moment favorable, lança donc son coup en toute sûreté.

Jules, qui s'attendait à cette manœuvre, s'arrêta une troisième fois, abaissa son arme et l'Indien comme ses deux compagnons alla mesurer le sol.

Les Peaux-Rouges parurent frappés de terreur à la vue de ce géant qui se moquaient de leurs balles et qui tirait trois fois avec une carabine à deux coups sans prendre la peine de recharger son arme.

Ils semblèrent se consulter un instant sur ce qu'il y avait à faire. Mais lorsqu'ils virent le géant abaisser sa carabine une quatrième fois et tuer

un des chefs de leur groupe, la terreur s'empara d'eux pour de bon. Ils tournèrent les talons et s'enfuirent à toutes jambes.

Jules les salua encore de deux nouveaux coups qu'il tira avec la carabine d'Edouard que je lui avait passée, puis il descendit en poussant un immense éclat de rire.

— Ha ! ha ! ha ! fit-il, voilà la meilleure que j'aie encore jouée. Elle était peut-être un peu risquée ; mais enfin nous avons réussi. Les voilà maintenant partis pour fournir une bonne course. Si j'avais le temps de les poursuivre, je suis persuadé que je pourrais encore en démolir plusieurs, mais il vaut peut-être mieux remettre la partie à une autre fois.

Le vent sans être cessé tout à fait, avait un peu molli.

Il était près de dix heures du matin.

— Je crois que ce que nous avons de mieux à faire, dit Jules, après s'être dépouillé de son costume, c'est de nous mettre en route.

Nous n'avions tous qu'une opinion là-dessus. Nous parvînmes, après beaucoup de difficultés, à lancer notre canot et à le faire franchir la lisière d'écueils. Après cela quoique la houle nous fatiguât un peu, le vent ne nous était pas trop contraire. Nous déjeûnâmes sur le pouce, mais de grand appétit, entre deux coups d'aviron.

A sept heures du soir, nous prenions terre à la pointe de l'Ours-Dormant où, ayant mis de côté tou-

te pensée des Indiens, nous dormîmes notre nuit tout d'un somme jusqu'à six heures du matin.

Rien d'extraordinaire ne nous arriva ce jour là, et le soir de bonne heure nous revoyions avec plaisir la joviale figure de notre excellent Fritz qui huma, coup sur coup, trois prises de tabac en notre honneur.

Nous avions besoin de repos, et nous décidâmes qu'avant de prendre un nouveau parti, nous nous endormirions pendant quelques jours dans les délices de Capoue que, pour le moment, notre hôtel personifiait assez mal.

Malgré nos mésaventures, Edouard n'était pas du tout désenchanté. Il voulait en avoir à discrétion. Nous verrons plus tard comment il eut lieu d'être satisfait.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.

EDOUARD PERD LE SOMMEIL.—UNE EXPÉDITION AU CLAIR DE LA LUNE. NOUS RETOMBONS DANS LE SENTIER.

Noël ne se trouvait pas à son aise sous la tente. Vers dix heures, il alla s'étendre sur le sable, aux rayons de la lune, tout près de l'eau.

Il n'était pas là depuis plus de cinq minutes, lorsqu'il vit Edouard s'avancer gravement de ce côté, les yeux au ciel et les deux mains dans ses poches.

—Comme elle est belle ! comme elle est belle ! murmurait-il entre deux soupirs.

—C'est bien vrai, dit Noël qui croyait que cette exclamation s'adressait à l'astre des nuits ; elle éclaire comme au grand jour, quoiqu'elle ne soit pas encore dans son plein.

—Heureux le simple mortel qui devra posséder cette beauté céleste !

—Ça, c'est plus aisé à dire qu'à faire, par exemple...

—Quelle figure ! Tant d'expression !...

—Pour ça encore, c'est chacun son goût ; moi je n'y trouve rien d'extra.

—Je donnerais ma vie pour presser mes lèvres un instant sur ce front blanc et poli !

—J'en ai bien entendu dire sur la beauté de la lune, mais, là, c'est la vraie première fois qu'on parle de l'embrasser. A son tour, il a le délire ! Cré nom ! quelle fameuse échelle il faudrait pour arriver là, vieille bretelle ! Pensez-y, Monsieur Edouard, ajouta Noël en élevant la voix.

Edouard fit un soubresaut et, regardant autour de lui, il s'aperçut que Noël lui avait tenu silencieusement compagnie jusque là.

—Diable que faites-vous donc debout à cette heure ? lui dit-il.

—Drôle de question ! D'abord, je ne suis pas debout puisque je suis couché ; ensuite, c'est singulier que vous me demandiez cela quand voilà un bon quart-d'heure que nous causons ensemble sur a beauté de.....

—Arrêtez ! dit Edouard ; ne prononcez pas son nom en vain !

—Vieille bretelle ! par exemple ; ne voilà-t-il pas que vous allez nous empêcher d'appeler les choses par leur nom, à présent ; ça c'est trop fort. Tenez soyez raisonnable et prenez plutôt une petite goutte ; et voilà le bidon de Jean qui se trouve clandestinement sous ma main ; c'est le temps ou jamais. Mettez vos lèvres sur ce goulot, cela vous fera plus de bien que le front blanc de...

—Finiras-tu ! vilain garnement ! te voilà qui deviens ivrogne, à présent. Remets ce bidon où tu l'as pris et suis-moi.

—Ah ! ah ! se dit Noël, voilà maître Edouard qui prend des airs ; il me tutoie et me commande comme qui dirait son défunt Carlo : nous allons voir ça ! Je vous suis, ajouta-t-il tout haut ; allez toujours, pendant que je replace le bidon de Jean là où je l'ai pris.

Edouard s'éloigna doucement, pendant que Noël vint se pencher vers moi :

—Dormez-vous ? dit-il.

—Non, lui répondis je, j'ai tout entendu.

—Bon ! vous avez vu comme il m'a commandé, vous allez voir maintenant si je lui fais une peur blanche ! D'abord il va l'embrasser, la lune !

—Comment, la lune ?

—Mais vous savez bien ce qu'il a dit.

—Ce n'est pas de la lune qu'il parlait, c'est de Melle. Smith.

—Et c'est pour cette petite yankee doodle qu'il m'arrêtait et m'empêchait de prononcer son nom ! Il va le payer, je ne vous dis que cela. Suivez-vous si vous voulez rire.

—Vas, lui dis-je ; c'est entendu.

Noël s'empressa de rejoindre Edouard qui se dirigeait déjà en droite ligne vers la maison.

—Arrêtez ! lui dit-il ; où allons-nous, d'abord ?

—Comment ? où allons-nous ? Mais c'est bien simple. Chanter un air sous sa fenêtre ; elle est bien cruelle si elle résiste à certaine romance que je n'ai pas chantée depuis mon départ de France ; je m'attends bien à la voir paraître sur son balcon.

—Vous voulez dire son perron !... C'est plein de bon sens que vous projetez-là. Seulement, vous comprenez, par ici on ne va pas comme cela tout droit à la chose. C'est un drôle de pays que l'Amérique : vous couriez le risque de voir paraître le père au lieu de la jeune fille, et il pourrait vous jouer un accompagnement un peu trop énergique. Si nous voulons approcher de la maison par un clair de lune comme celui-là, quand les gens sont à peine couchés, il faut faire un détour et passer au milieu du bois. Venez par-ici.

—Nous ne sommes pas des voleurs, pour nous cacher, dit Edouard ; je ne vois pas pourquoi nous irions battre la forêt, quand nous pourrions arriver tout droit devant nous par le sentier. Si tu as peur, reste ici, j'irai seul.

—Peur ! Elle est bonne celle-là ; j'ai peut-être moins peur que vous. Seulement, je connais mieux le pays. Vous vous croyez en France et moi je sais que nous sommes en Amérique où les promenades au clair de la lune et autour des maisons isolées, à une heure indue, sont toujours dangereuses.

pour ceux qui ont cette manière-là de prendre l'air. On ne sait pas ce qui peut arriver et une balle nous a bientôt envoyés dans l'éternité qui dure toujours ! Pensez-y ! ces forêts sont remplies d'Indiens ; et qui vous dit que M. Smith, nous prenant pour des Peaux-Rouges, ne va pas tirer sur nous.

—Tu as raison, dit Edouard que la pensée des Peaux-Rouges refroidit un peu, prenons par la forêt ; je te suis.

C'est tout ce que demandait Noël. Il s'éloigna donc, suivi par Edouard, dans une direction opposée à celle de la chaumière.

Dès qu'ils eurent disparus dans la forêt, je me levai et poussai Jules qui dormait du sommeil du juste.

—Debout ! lui dis-je, nous avons une petite expédition à faire.

Je le mis en deux mots au courant de l'affaire.

—Mille Bombes ! cria-t-il ; cela valait bien la peine de m'éveiller au milieu d'un beau rêve ! Tu as toujours quelque chose pour nous tourmenter et nous empêcher de dormir !

Je laissai passer sa colère qui s'épuisa d'elle-même ; puis nous primes nos fusils et nous partîmes. Edouard et Noël étaient déjà perdus dans les broussailles, mais nous ne mîmes pas grand temps à les rattraper. Nous pouvions les entendre parler :

—N'allons pas trop vite, disait Noël ; il me semble que j'entends du bruit comme si quelqu'un nous suivait. Écoutez ! Ne distinguez-vous pas le craquement des branches sèches ?

—Oui, j'entends bien un petit bruit ; mais je ne vois pas qui pourrait nous suivre, dit Edouard en s'arrêtant pour mieux écouter.

—Si vous voulez m'en croire, nous resterons ici quelques instants, afin de voir ce qu'il y a.

—Comme il vous plaira, dit Edouard, chez qui la pensée des Indiens avait, pour le moment, détroné celle de Melle. Smith.

—Ils approchent, ajouta Noël, en se penchant pour écouter ; nous saurons bientôt s'ils nous ont vus, et, dans ce dernier cas, gare à nous.

Edouard commençait à faire des réflexions sérieuses sur la situation.

—C'est comme je vous le faisais remarquer avant de partir, dit Noël, si nous étions dans la clairière, ils nous poivreraient tout à leur goût, et nous n'y pourrions rien faire.

—Nous pouvons nous tenir cachés, ou retourner au camp sous le couvert. Tenez, écoutez ! Entendez-vous comme les craquements augmentent et se rapprochent ?

A ce moment, Jules et moi, nous élevâmes au-dessus des branches, les canons de nos carabines sur lesquels les reflets de la lune vinrent briller soudainement.

—Les voilà ! cria Noël ; sauve qui peut !

Et il s'élança dans la direction du camp.

Edouard ne fut pas lent à le suivre, et alors commença une fuite désordonnée à travers les racines et les branches, véritable course au clocher.

Nous les suivîmes pendant quelque temps, jusqu'à un moment où ce pauvre Edouard perdit son feutre qui resta accroché aux branches sèches d'un arbre. Il ne s'arrêta pas pour si peu ; l'élan était

donné, et je crois que, eût-il perdu sa tête, il aurait continué tout de même sa course échevelée.

—Il est inutile de les poursuivre plus loin, dit Jules en ramassant le feutre ; Noël saura bien continuer la chose tout seul ; prenons notre temps.

En conséquence, nous mîmes au petit pas nos montures représentées pour le moment par nos jambes.

Cependant nos deux fugitifs furent bientôt arrivés au camp qu'ils trouvèrent désert.

—Où diable sont-ils ? demanda Edouard, entre deux fortes aspirations.

—Je suppose que les Indiens les ont chassés d'ici, dit Noël. Qui sait ? peut-être sont-ils maintenant prisonniers, et peut-être allons-nous être séparés pour jamais. Vous voyez à quoi peut conduire une folie amoureuse : Pour satisfaire un simple caprice, vous avez probablement perdu deux valeureux compagnons.

Edouard était véritablement peiné.

—C'est vrai, dit-il à Noël, tu as raison, nous n'aurions pas dû nous séparer, je m'aperçois que j'ai fait une bêtise. Il serait fâcheux qu'il arrivât quelque malheur à nos compagnons, outre que nous nous trouverions seuls, ce qui n'est pas très-amusant.

—Il paraît que vous changez d'idée souvent ; mais je crois qu'au fond, vous êtes meilleur que vous n'en avez l'air. Dans tous les cas, vous n'avez pas besoin d'avoir peur, car si nous étions surpris nous aurions toujours le canot pour... Écoutez ! je crois que j'entends du bruit !...

A ce moment, nous arrivions au camp, quoique nous fussions encore cachés par les branches. Jules lâcha deux ou trois cris perçants, en faisant craquer les broussailles autour de lui.

—Les voilà ! cria Noël ; sauvons-nous !

En une seconde ils furent rendus au canot dans lequel Edouard sauta le premier.

Noël donna une vigoureuse impulsion à l'embarcation qui s'éloigna du rivage, emportant Edouard seul et sans avirons.

—Hola ! où allez vous ainsi ? lui criai-je en m'avançant tranquillement sur le bord avec Jules.

—Il va faire une promenade au clair de la lune, dit Noël qui riait à tout rompre.

—Ah ! c'est donc vous autres, à la fin ? nous cria Edouard d'un air rassuré.

—Oui, oui, dit Jules, mais prenez donc un aviron, autrement le courant va vous emporter dans le lac Michigan.

—Mais je n'en ai pas d'aviron.

—Alors, venez vite en chercher un, dit Noël : vous êtes bon nageur, cela ne vous coûtera pas grand chose ; vous pourriez en même temps prendre un petit verre qui vous réchauffera.

Edouard tempêtait de son mieux, pendant que le canot, engagé dans un remous, tournait tranquillement en se rapprochant de la rive à chaque évolution.

—Tu lui as donné une maîtresse poussée, dit Jules, et il lui faudra au moins dix minutes pour toucher terre.

—Cela lui apprendra à me commander, comme s'il était le grand Turc, aussi ! Et puis, il m'a traité d'ivrogne !

—C'est bon, allumons nos pipes et prenons une larme, en attendant que notre promeneur aborde,

Au bout d'une dizaine de minutes, le canot vint tourner tout près de la rive.

—Jetons l'amarre, dit Jules, j'ai hâte de me recoucher.

—Attendez; il est juste que ce soit moi qui sauve le naufragé.

Et sur ces paroles, Noël lança une corde qu'Edouard saisit et avec laquelle il se tira à terre.

—Vilain farceur! dit-il en sautant sur la sable; je ne sais pas ce que je devrais te faire; car ce n'est pas ta faute, si je n'ai pas été emporté plus loin!

—Ben dame! non, ce n'est pas ma faute; je vous en réponds.

—Où êtes-vous donc allés? demanda Jules.

Noël n'en voulut rien dire, ce qui lui reconquit les bonnes grâces d'Edouard, qui ne voulait pas s'exposer au ridicule devant nous.

Jules dût faire sentir à Edouard, néanmoins, combien il avait été imprudent en partant ainsi de nuit sans nous avertir: cette action aurait pu avoir les conséquences les plus graves. Ce qu'Edouard comprit parfaitement; sur quoi, nos pipes étant finies, nous primes la liberté de nous aller coucher.

Le lendemain étant un dimanche, nous nous levâmes un peu plus tard que d'habitude. Il était bien sept heures lorsque nous fûmes sur pieds.

—Je crois, dit Edouard, qu'il ne serait pas mal à propos d'aller faire notre apparition chez les Smith; le déjeuner doit être prêt, et si nous tardons, ils vont peut-être prendre cela pour de l'indifférence.

—L'idée est excellente, lui dis-je, mais je crois l'heure un peu prématurée. Cependant, voilà M. Smith qui vient lui-même de ce côté, il pourra nous dire si les dames sont aussi matineuses que cela, dans ce pays-ci.

En effet, au bout de quelques minutes, M. Smith arrivait à notre camp.

—Ah! vous voilà debout; il est encore un peu matin, peut-être, mais ici, nous nous levons de bonne heure, et ma femme m'envoie vous dire que le déjeuner vous attend: Ainsi quand vous serez prêts...

—Madame Smith est trop aimable, répondit Jules; nous vous suivons tout-à-l'heure, veuillez vous asseoir un instant.

Notre toilette fut bientôt terminée—on sait que les chasseurs ne mettent généralement pas de cravates blanches,—et, un quart d'heure après, nous prenions place autour de la table de notre nouvel ami.

Après le déjeuner, nous insistâmes poliment pour nous retirer, malgré les œillades furibondes d'Edouard, qui se trouvait bien et désirait prolonger le séjour aussi longtemps que possible; mais M. Smith avait son plan à lui.

—Quoique ruiné, dit-il, je suis encore assez indépendant pour me permettre de disposer de quelques jours. Si vous voulez, nous ferons ensemble une petite expédition; je me flatte que je pourrai vous être de quelque utilité.

(A CONTINUER.)

LE PERE TRANQUILLE.

(Suite et Fin.)

Voulant donc appliquer sa théorie, le père Tranquille s'était fait un devoir de travailler autant qu'il le pourrait à former des jeunes gens selon ces idées.

"Notre petite ville" commençait à être mal regu. Quiconque prononçait ces mots trouvait à qui parler, comme l'on dit familièrement. Une bonne pensée peut se propager aussi rapidement qu'une mauvaise; l'homme se laisse parfois emporter avec complaisance vers le bien,—c'est là un sujet de surprise pour ceux qui connaissent ses caprices et son penchant au mal.

Quand le père Tranquille eut dit et redit une douzaine de fois le petit plaidoyer qu'il avait composé à cette intention, certaines personnes, frappées de la justesse de ses vues, y souscrivirent et se hâtèrent de s'emparer de ses arguments. On vit même, chose inouïe, l'aspirant à la charge de maire, prendre ce sujet pour fond de sa cabale et, ma foi, réussir à souhait! La chasse devint à la mode. On ne parla plus bientôt que de se montrer fier de "notre ville," et de travailler à lui donner un rang parmi les cités

canadiennes. Il surgit, comme par enchantement, des gens prêts à accomplir cette œuvre. Nous eûmes bientôt un journal, qui fut l'organe de la localité, et des rédacteurs qui, sans avoir songé à écrire auparavant, se trouvèrent tout-à-coup assez de talent pour entreprendre cette tâche difficile; derrière eux se préparait plus sûrement une jeunesse qui, depuis peu, a fait son entrée sur le théâtre de la vie active et promet, Dieu merci, de faire honneur au nom canadien, et à "notre ville." Dans une foule de cas, l'on vit s'opérer des changements notables, en mieux. L'émulation gagnait toutes les classes. On s'occupait d'industrie, de travaux jusqu'alors inconnus chez nous. Il en résulta que nos jeunes gens cessèrent de nous abandonner pour aller s'établir dans les "grandes villes" et aux Etats-Unis, car désormais ils voyaient des carrières qui leur étaient ouvertes chez eux, près de leurs familles, et tout les invitait à rester là où ils trouvaient bonheur, foyer paternel, occupation lucrative et chance d'avancement. Moi qui vous parle, j'ai vu s'opérer cette transformation;

des fortunes ont été créées sous mes yeux qui n'auraient jamais vu le jour dans "notre petite ville" d'autrefois ; déjà des talents brillants, des réputations artistiques et littéraires se sont formées là où jamais auparavant l'on eût entendu parler de pareilles choses.

Le père Tranquille est radieux quand il songe à cela ! c'est lui qui a émis l'idée, et qui lui a presque donné le branle ; mais, selon son habitude, il se contente de jouir, à l'écart, du résultat de son idée.— En cela je ne puis que le blâmer : il lui appartenait de pousser à la roue, de mettre la main à l'œuvre et de faire réussir de ses mains ce qu'il avait entrepris par ses paroles. J'eusse voulu le voir à l'œuvre sous ce rapport. Par malheur, il s'en défend, sous prétexte qu'il n'est pas né pour les luttes publiques et que, d'un autre côté, sa présence ne vaudrait rien de plus à ce qui est en voie de s'accomplir. Retiré chez lui, avec ses livres, il continue d'attirer à lui tous ceux que la ville renferme dans l'ordre du travail de l'intelligence, du patriotisme et de l'esprit de régularité. Il affectionne surtout les spécialistes, lui qui, au contraire d'eux, s'occupe de mille choses dans une seule journée. Ne vous arrêtez pas à toucher tout ce qui se présente sur votre chemin, dit-il souvent, marchez droit vers le but que vous vous êtes donné, il est plus important de progresser lentement et de poursuivre son travail avec persistance, que de s'y mettre par sauts et par bonds et de courir en même temps après vingt autres objets. Tracez-vous un plan, travaillez sans vous décourager, quoiqu'il vous semble, bien souvent, que vous n'arriverez jamais au but ;—le travail de quelques instants chaque jour, accumulé au bout d'une année est énorme si l'on veut s'en rendre compte. Prenez, par exemple, ces quatre volumes qui traitent de la constitution politique de l'Angleterre,—étude si nécessaire dans notre pays et que si peu de personnes se sont donné la peine de faire,—je parie que vous les lirez en moins d'un an, et cela sans vous déranger le moins du monde. Qui vous empêche d'en lire un chapitre par jour ? Rien, n'est-ce pas ? Eh bien ! pourquoi ne le faites-vous pas ? Parce que vous n'avez jamais songé, ou bien encore—ce qui est pis—parce que, s'il vous est arrivé d'y songer, vous n'avez pas eu le courage de vous y mettre. Avouez que c'est cela, et rien que cela.

Je vous surprendrai peut-être en vous affirmant que vous avez fait là œuvre de mauvais patriote. C'est pourtant le cas. Quoi ! vous avez reçu de l'instruction, vous avez même du talent, vous comptez vous créer une position dans le monde, et vos compatriotes ont le droit de compter sur vous pour l'avenir, de votre côté, vous n'êtes pas dépourvu d'ambition à cet égard—et que faites-vous pour vous rendre digne de ce poste d'honneur ? Vous attendez ! Vous ne songez nullement que le travail est la ressource unique de ceux qui ne veulent pas végéter à quarante ans comme à la sortie du collège. Savez-vous ce que vous gagneriez, par exemple, à lire ces quatre volumes qui traitent de la constitution politique de l'Angleterre ? Vous y gagneriez de connaître parfaitement les principes sur lesquels sont appuyés nos gouvernements provinciaux du Canada et naturellement notre administration fédérale. Vous y gagneriez de ne point patau-

ger à tout bout de champs dans les erreurs les plus sottes, comme cela arrive aux trois-quarts des gens qui se mêlent de parler politique—et Dieu sait si le nombre en est grand. Vous pourriez acquérir cette science en moins d'un an—je vous l'ai déjà dit, et sans même que l'on s'aperçoive que vous étudiez ces matières. On vous regarderait alors comme « un jeune homme de talent ; » on se dirait que vous promettez « d'aller loin » et tout cela sera flateur pour vous et tout cela sera vrai. Je sais bien que l'on ne s'aviserait pas de penser que vous devez cette instruction à votre travail, mais bah ! vous ne ferez qu'en rire, attendu que la bêtise humaine est grande.

Mais ce serait pire,—ou mieux, si vous voulez,—dans le cas où vous auriez consacré une heure de plus, deux heures de plus mêmes, chaque jour à l'étude de quelques autres branches de sciences pratiques, utiles, nécessaires ! C'est alors que vous passeriez pour un phénomène, un homme incomparable, un génie, un être à part... et de fait, vous seriez un être à part au milieu du cercle immense des paresseux et des fâneurs.

Avez-vous réfléchi à la possibilité de consacrer une heure ou deux par jour à un genre d'étude semblable ? Je vous assure que ce n'est pas la mer à boire—bien au contraire : Les agréments que l'on y trouve compensent amplement de l'espèce de contrainte qu'il faut s'imposer au début.

Connaissez-vous la tenue des livres de comptes en "double partie" ? Non ; vous ajoutez que vous n'avez pas besoin de la connaître, parce que vous ne serez jamais teneur de livres. Prenez garde ! vous raisonnez là dessus comme tout le monde, et vous fermez les yeux sur l'une des études les plus courtes et à la fois les plus utiles de notre époque. Pour peu que vous ayez d'affaires à transiger, il vous faut avoir des rapports avec la comptabilité. Alors pourquoi ne pas vous donner la peine de jeter un coup d'œil à cette science qui ne livre pas tous ses secrets pratiques au premiers venu, il est vrai, mais que le premier venu peut comprendre en principe et en pratique ordinaire, et faire servir à ses intérêts ? Un mince volume vous exposera le système en entier ; c'est une lecture de quelques heures. En huit jours, tout au plus, sans que ça paraisse aux yeux du vulgaire, vous pourriez vous mettre au courant, et vous meubler assez la tête pour faire face aux affaires qui se traitent dans cette langue des chiffres si nécessaire, je le répète, et si peu comprise, hélas ! de nos compatriotes.

Mais je moralise !... Espérons que je ne serai pas pris en grippe par mes lecteurs, à cause de cela.

Ce que dit le père Tranquille, en maintes occasions journalières, ne serait pas déplacé dans un code pratique à l'usage de la jeunesse canadienne. La ton particulier qu'il donne à ses entretiens ne peut se transmettre par la plume, et je le regrette, mais l'accent de sévérité, et le sentiment profond de patriotisme qui se révèlent dans chacune de ses paroles ne peuvent, à mon grand regret, se communiquer à mes lecteurs en passant par ma plume.

Depuis tantôt quarante ans, le père Tranquille employe ses jours, et l'on peut dire ses nuits profitablement.

Incapable de perdre dix minutes du temps loisible qu'il destine à ses études, i. se fâche résolu-

ment contre la paresse de tant de gens qui l'entourent. Comment diantre prétendez-vous vous tirer d'affaire, s'exclame-t-il en face de nos jeunes amis ; croyez-vous que l'homme soit destiné à vivre de ses rentes ! " Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front " — Voilà la grande vérité ; hors de là point de ressource, point de salut ! Vous aurez beau faire, l'avenir n'appartient qu'à ceux qui travaillent. Il n'y a pas de talent qui tienne ! Le talent, c'est un outil, si vous ne savez pas apprendre à le manier,

vous ne vaudrez rien. J'oserai même dire que, si l'on veut étudier et travailler, l'on peut réussir contre tous les hommes de talents qui ne travaillent pas, quoique dépourvu de talent soi-même.

Ah ! lecteurs, si l'*Album de la Minerve* avait pour mission de prêcher l'enseignement social, quel beau sujet je pourrais traiter, rien qu'en me faisant l'écho des conversations du père Tranquille !

CHARLES AMEAU.

DESCRIPTION MÉTHODIQUE DES ZOOPHYTES INFUSOIRES CANADIENS

PAR LE

DR. J. A. CREVIER, Professeur de Médecine et d'Histoire Naturelle ; Membre
du Congrès Scientifique Américain, No. 44 Rue Bonsecours, Montréal.

(Continué de la page 511 de l'Album No. 31, Vol. 2.)

Sous Genre.—BACTÉRIDIES.

Bacteridium, Davaine.

Corps filiforme, droit ou infléchi, plus ou moins distinctement acticulé, par suite d'une division spontanée imparfaite, toujours immobile.

1. *Bactéridie Charbonneuse*, *Bacteridium Anthracis*, Dav.—Elle se présente sous forme de filaments droits, roides, cylindriques, quelquefois composés de deux, trois et très rarement quatre segments offrant alors des inflexions à angle obtus en rapport avec les obstacles ; très mince relativement à la longueur qui va jusqu'à 0,01 ou 0,012 pour un seul article et jusqu'à 0,05 pour un filament composé. Elle se rencontre dans le sang des animaux affectés de charbon et de pustule maligne.

2. *Bactéridie intestinale*, *Bacteridium Intestinalis*, Dav.—Elles forment des filaments généralement droits, épais, offrant souvent au milieu un espace clair, indice d'une segmentation binaire, quelquefois coudés en ce point.

Ces filaments existent quelquefois chez l'homme, mais surtout dans les intestins des Canards, des Faisans, des Perdrix, Cailles, Poulets et Pigeons etc., etc. Chez tous ces oiseaux, ils offrent le même aspect et ne diffèrent que par la longueur. Voici les dimensions des filaments les plus longs : Canards 0,02, rarement 0,03—Perdrix 0,02, rarement 0,04 Faisan 0,015, rarement 0,025 ; Poulet 0,01, rarement 0,015, généralement minces ; Cailles 0,01 ; Pigeon 0,01. Chez l'homme, de 0, à 0,02.

3e. *Bactéridie du levain* *Bacteridium fermenti* Dav :

Elle offre des filaments ordinairement minces et courts, atteignant au plus 0,01 de longueur, quelquefois divisés en deux articles, droits ou couchés, immobiles ou doués d'un léger mouvement brownien.

Dans certains cas, les filaments atteignent jusqu'à 0,02 ; ils sont divisés en deux, trois ou quatre articles formant des angles plus ou moins obtus.

Ces vibronies existent en grand nombre dans le levain de froment et d'orge.

4e. *Bactéridie Glauzeuse*. *Bacteridium Glutinosa* Dav :

Elle offre des filaments d'une ténuité extrême, droits ou coudés, hyalins, atteignant 0,01 de longueur.

Ces animalcules se voient en grande abondance dans le mucus épaissi et altéré.

3e. Genre. Spirillum. Ehr.

Corps filiforme, contourné en hélice, non extensible, quoique contractile.

1e. *Spirillum ondulé*. *Spirillum undula*. Ehr.

Corps filiforme, contourné en hélice lâche, à un tour et demi ou deux tours, déprimé dans le sens de l'axe de l'hélice et plus mince vers le contour ; longueur totale de 0,008, ou même 0,012 ; largeur, 0,005 épaisseur du filament 0,011 à 0,0013.

Cet infusoire apparait comme une simple fibrille ondulée cylindrique, non extensible, représentant, quand elle est en repos, la lettre V, et, quand elle se meut la lettre M. Son mouvement est si vif qu'il échappe presque à l'œil armé du microscope. Il se distingue surtout du Vibron rugule parce qu'il ne s'étend jamais en ligne droite.

Cet animalcule se montre dans presque toutes les infusions de matières animales en décomposition.

2e. *Spirillum tournoyant*. *Spirillum volutans*, Ehr.—Corps filiforme, contourné en hélice à 3 ou 4, ou plusieurs tours serrés, paraissant noirâtre. Longueur de l'hélice totale 0,01 à 0,04 ; largeur de l'hélice 0,007 ; épaisseur du corps 0,0014.

Il n'y a pas un objet microscopique qui puisse exciter plus vivement l'admiration de l'observateur que le *Spirillum volutans*. On s'arrête malgré soi pour contempler ce petit être qui, sous le plus fort microscope, ne paraît que comme une très-fine ligne noire en tire-bouchon, tournant par instant sur son axe avec une vélocité merveilleuse, sans que l'œil aperçoive ou que l'esprit devine le moyen de locomotion qui produit ce phénomène.

On peut obtenir cet infusoire, en faisant une infusion de chair, avec de l'oxalate d'ammoniaque. Il se rencontre aussi dans les matières animales putréfiées.

3e. *Spirillum tenue*, *Spirillum tenuis*, Perty.— Il ne diffère du *Sp. undula* que par son filament plus épais 0,00,22, moins fortement contourné et moins distinctement articulé. Il se trouve dans les matières animales altérées.

4e *Spirillum rougeâtre*, *Spirillum rufum*, Perty. Il ne diffère du *Sp. undula* que, par sa couleur rougeâtre. On le rencontre dans l'eau des marais putréfiés, et dans les matières animales sous les mêmes conditions putrides.

5e *Spirillum plicatile*, *Spirillum plicatile*, Duj.— Corps filiforme, non extensible, contourné en une hélice très-longue, flexible et susceptible de se contourner sur elle-même, et de se mouvoir en ondulant. Longueur totale de 0,12 à 0,20.

On peut séparer cette espèce du *Sp. Volutans*, dont elle ne paraît différer que par le nombre de ses

tours de spire, nombre qui va jusqu'à soixantedix, et qui empêche cet infusoire de tourner sur son axe comme le précédent.

Il se rencontre dans les vieilles infusions de matières animales. Les vibroniens, en règle générale, se rencontrent dans toutes les fermentations, dans la putréfaction et dans les sécrétions morbides.

Exposé des milieux où se rencontre les vibroniens, et des maladies particulières, dont ils sont la cause excitante.

1e. *Matières intestinales*.—Dans les matières intestinales chez l'homme et les animaux il existe des vibroniens; mais à l'état normal ils y sont en très petite quantité. Ils existent en quantité innombrable dans la Diarrhée miasmatique, le choléra et la Dysenterie, dans les fièvres putrides, le Typhus, la variole, la fièvre jaune, la rougeole, la scarlatine. Les autres sécrétions, tel que l'urine, la transpiration, la salive, le mucus, et même le sang en contiennent une quantité notable dans les maladies susmentionnées.

2e. *Dejections cholériques*.—C'est dans ces déjections que l'on rencontre en quantité innombrable le *Bacterium termo* accompagné du *Bacterium punctum*, du *vibrio rugula* et *v. bacillus*, et quelque fois du *vibrio serpens* et du *Spirillum volutans* et *Sp. undula*. Le sang, les urines, la transpiration des Cholériques contiennent une grande quantité de Bactéries.

(A CONTINUER.)

DE LA PHYSIOGNOMONIE.

(Suite et Fin.)

Paisible, apathique, borné, le Hollandais semble ne rien vouloir. Sa démarche et son regard n'expriment rien, et l'on peut converser des heures entières avec lui sans qu'il lui arrive d'émettre une opinion. Il n'est pas homme à s'embarquer sur la mer orageuse des passions; il y verrait naviguer toutes les nations qu'il ne s'émotionnerait pas. La possession et le repos sont ses idoles, et il s'occupe uniquement des arts capables de les lui procurer. Ce principe de s'assurer la propriété tranquille de ce qu'il a acquis, constitue même l'essence de ses lois politiques et commerciales. Peu préoccupé des contestations de ses voisins sur des sujets intellectuels, il est très-tolérant, pourvu qu'on ne touche ni à son commerce ni à son culte. Le type dominant de cette nation reparaît dans ses ouvrages philologiques; poésie et imagination l'intéressent fort peu. Un front haut, des yeux à demi fermés, un nez charnu, des joues pendantes, une bouche béante, des lèvres plates, un large menton, tels sont les traits prédominants du Hollandais.

La physiognomie de l'Italien est toute âme; son langage une exclamation et une gesticulation continuelles. Il est admirablement fait, car dans son pays

réside la beauté. Un front court, les os de la joue bien prononcés, un nez accentué, une bouche élégante attestent ses droits de parenté avec l'ancienne Grèce. Le feu de son regard prouve jusqu'à quel point le développement des facultés intellectuelles dépend des influences d'un heureux climat. Son imagination toujours active sympathise avec tout ce qui l'environne. Son esprit semble un reflet de la création entière. Enfin, chez l'Italien tout est poésie, musique et chant, et le sublime de l'art est sa propriété. La populace seule peut, en Italie, passer pour perfide; dans tout le reste de la société on rencontre les sentiments les plus honnêtes et les plus généreux.

Les Suisses n'ont pas, à l'exception de leur franc regard, de physiognomie nationale. Ils diffèrent entre eux autant que les peuples les plus éloignés les uns des autres. Ainsi, le paysan de la Suisse française et celui d'Appenzel ne se ressemblent aucunement; et chaque canton présente des divergences très-sensibles. Par exemple, le Zurichois est d'une taille moyenne, plutôt maigre que gras, ou bien donnant dans l'un de ces deux extrêmes; nez ordinaire, yeux sans vivacité; traits ni hardis ni timides. Sans compter de beaux hommes, la jeunesse est charmante,

mais elle dégénère de bonne heure. Le Bernois est d'une stature droite et élevée; il a le teint clair, la chair molle et l'air résolu. D'ordinaire, les dents de la rangée supérieure sont d'une éclatante blancheur, et sont régulièrement alignées. Le Bâlois a une forme de visage plus ronde, plus pleine, plus tendue; son teint tire sur le jaune-blanc, et ses lèvres molles ferment mal. Les habitants de Shaffhouse ont les os forts, les yeux enfoncés, les faces latérales du front divergentes au-dessus des tempes, les joues pleines, la bouche grande, charnue et béante. En général, ils sont plus vigoureusement membrés que les Zurichois, dont tout le canton offre des hommes à peu près semblables, indépendamment de l'habillement qui, lui aussi, est un signe physiognomonique.

VII

PHYSIONOMIE DES FAMILLES.

Comment se fait-il que les physionomies de famille se conservent d'une génération à l'autre et se reproduisent toujours avec une ressemblance si distincte, qu'après avoir mêlé plusieurs portraits de famille parmi un grand nombre d'autres pris au hasard, on peut les retrouver sans peine? Vouloir l'expliquer entièrement, ce serait vouloir expliquer le secret irrésolvable de l'existence, aussi bien qu'en douter ce serait douter du soleil. Quelque étonnante et ordinaire que soit cette ressemblance entre les parents et leurs enfants, les rapports de la ressemblance des caractères et de celle des figures n'ont cependant jamais été parfaitement étudiés et définis.

Voici néanmoins le résultat d'observations consciencieuses et positives.

I. Lorsque le père est stupide au dernier degré et la mère intelligente, les enfants sont doués d'une extrême intelligence.

II. Si le père est naturellement bon, les enfants ont, pour la plupart, de louables dispositions, et ils ont au moins presque toujours beaucoup de bonté.

III. Les fils paraissent tenir de leur père, s'il est bon, leur caractère moral; et, de leur mère, leur caractère intellectuel.—Les filles héritent plutôt du caractère de leur mère.

IV. Quoiqu'on veut bien reconnaître la ressemblance des enfants et des parents, doit l'observer immédiatement une ou deux heures après leur naissance; c'est alors qu'on voit avec facilité à qui l'enfant ressemble, quand à la configuration fondamentale.—Cette première ressemblance si véritable s'efface ordinairement plus tard et ne reparaît souvent qu'après plusieurs années, souvent même seulement après la mort.

V. Si les enfants gagnent indubitablement en ressemblance avec leurs parents, à mesure qu'ils avancent en âge, on peut observer la même progression quant à la ressemblance des caractères.—Quoique très-souvent le caractère des enfants semble différer de celui de leurs parents, malgré leur mutuelle ressemblance physique, on trouvera cependant toujours que cette dissemblance provient davantage de la différence des circonstances extérieures, et qu'il faut que cette dernière soit considérable pour que la ressemblance physique n'en triomphe pas tôt ou tard.

VI. Certaines formes, certains traits du visage existent très-longtemps, d'autres s'effacent vite. Les plus belles ou les plus laides figures des pères ne subsistent pas le plus longtemps chez les fils; les figures insignifiantes durent peu aussi dans les familles. Ce sont les formes de figures, grandes ou petites, qui se transmettent et se perpétuent plus aisément.

VII. Les parents au nez petit ont des enfants à grand nez, presque sans exception. Le père ou la mère ont-ils le nez très fort, il en sera de même pour un des enfants, et un pareil nez se perpétuera dans la famille, surtout s'il a été le partage de la lignée féminine. Il adviendra peut-être qu'il gardera incongnito pendant plusieurs années, mais tôt ou tard il se produira, et principalement un ou deux jours après la mort il rappellera parfaitement son original.

VIII. Si la mère a les yeux ardents, on peut être assuré que presque tous ses enfants en hériteront; car l'imagination d'une mère se mire amourusement dans ses propres yeux. Aussi le sentiment physiognomonique doit-il s'attacher plus spécialement aux yeux qu'au nez et aux autres traits de la figure.—Si les femmes s'appliquaient à étudier la physiognomie des traits de leur visage, peut-être ces derniers se transmettraient-ils avec la même facilité.

IX. Les fronts courts et voûtés se transmettent communément, mais sans durer très-longtemps.

X. Il est encore avéré et inexplicable que des physionomies fortement dessinées de personnes très-fécondes disparaissent sans postérité ressemblante, tandis que d'autres moins accentuées ne périssent jamais.

XI. Il n'est pas moins vrai qu'une physionomie paternelle ou maternelle, s'efface quelquefois tout entière dans les enfants pour reparaître chez les enfants de ces enfants.

XII. Des divers tempéraments, il n'en est pas qui se transmette aussi facilement que le sanguin; la légèreté du caractère l'accompagne, et quand une fois elle s'est implantée dans une famille, il faut d'incroyables efforts pour l'en faire sortir.

XIII. Dès que le tempérament colérique s'est implanté dans une famille par le père et par la mère, il pourra s'écouler des siècles entiers avant de s'éteindre.

XIV. Rien ne se propage aussi sûrement que l'activité et l'application, si toutefois elles dérivent de l'organisation des parents, et du besoin qu'ils éprouvent d'agir et de s'agiter. Bien des années se succéderont avant que disparaisse la descendance d'un couple conjugal actif travaillant, pour gagner sa vie, et surtout par la loi impérieuse de l'activité; car les mères les plus laborieuses sont aussi les plus fécondes.

XV. Plus l'amour véritable dominera dans le cœur des parents, plus ces cœurs seront doués de douceur, d'affection pure, de fidélité, plus aussi l'affinité du père et de la mère se confondront naturellement. De leur côté les physionomies des enfants obtiendront bien mieux les traits de leurs parents. En effet, un tel amour, une telle sympathie supposent une imagination assez puissante pour recevoir les formes de l'objet aimé.

PHYSIOLOGIE DU GOUT.

(Suite et Fin.)

Pour surmonter cet obstacle, on fit une société où chacun prit ou ne prit pas intérêt, suivant la nature de ses pressentiments : les uns disant que les Parisiens en savent bien plus long que les provinciaux ; d'autres soutenant au contraire, que tous les habitants de cette grande ville ont toujours dans leur individu, quelques atomes de badauderie. Quoi qu'il en soit, la société se forma ; et à qui confia-t-on le soin de défendre la masse commune ? M. Chirol.

Quand le banquier parisien vit arriver cette grande figure, pâle, blême, marchant de côté, qui vint s'asseoir en face de lui, il crut d'abord que c'était une plaisanterie ; mais quand il vit le spectre prendre les cartes et les battre en professeur, il commença à croire que cet adversaire avait autrefois pu être digne de lui.

Il ne fut pas longtemps à se convaincre que cette faculté durait encore ; car non-seulement à cette partie, mais encore à un grand nombre d'autres qui se succédèrent, M. Delins fut battu, opprimé, plumé tellement, qu'à son départ il eut à nous compter plus de six cents francs, qui furent soigneusement partagés entre les associés.

Avant de partir, M. Delins vint nous remercier du bon accueil qu'il avait reçu de nous ; cependant il se récriait sur l'état caduc de l'adversaire que nous lui avions opposé, et nous assurait qu'il ne pourrait jamais se consoler d'avoir lutté avec tant de désavantage contre un mort.

RÉSULTAT.—la conséquence de ces deux observations est facile à déduire : il me semble évident que le coup qui dans ces deux cas, avait bouleversé le cerveau, avait respecté la portion de cet organe qui avait si longtemps été employée aux combinaisons du commerce et du jeu ; et sans doute cette portion d'organe n'avait résisté que parce qu'un exercice continuel lui avait donné plus de vigueur, ou encore parce que les mêmes impressions, si longtemps répétées, avaient laissé des traces plus profondes.

INFLUENCE DE L'ÂGE. 90.—L'âge a une influence marquée sur la nature des songes.

Dans l'enfance on rêve jeux, jardins, fleurs, verdure et autres objets riants ; plus tard, plaisir, amours, combats, mariages : plus tard, établissements, voyage, faveurs, du prince ou de ses représentants ; plus tard enfin, affaires, embarras, trésors plaisirs d'autrefois et amis morts depuis longtemps.

PHÉNOMÈNES DES SONGES. 91.—Certains phénomènes peu communs accompagnent quelquefois le sommeil et les rêves : leur examen peut servir aux progrès de l'anthropométrie ; et c'est par cette raison que je consigne ici trois observations prises parmi plusieurs que, pendant le cours d'une assez longue vie, j'ai eu occasion de faire sur moi-même dans le silence de la nuit.

PREMIÈRE OBSERVATION.—Je rêvai une nuit que j'avais trouvé le secret de m'affranchir des lois de la pesanteur, de manière que mon corps étant devenu indifférent à monter ou à descendre, je pouvais faire l'un ou l'autre avec une facilité égale et d'après ma volonté.

Cet état me paraissait délicieux ; et peut-être bien des personnes ont rêvé quelque chose de pareil : mais ce qui devient plus spécial, c'est que je me souviens que je m'expliquais à moi-même très clairement (ce me semble du moins) les moyens qui m'avaient conduit à ce résultat, et que ces moyens me paraissaient tellement simples, que je m'étonnais qu'ils n'eussent pas été trouvés plus tôt.

En m'éveillant, cette partie explicative m'échappa tout à fait, mais la conclusion m'est restée ; et, depuis ce temps, il m'est impossible de ne pas être persuadé que, tôt ou tard, un génie plus éclairé fera cette découverte, et, à tout hasard, je prends date.

DEUXIÈME OBSERVATION. 92.—Il n'y a que peu de mois que j'éprouvai en dormant une sensation de plaisir tout à fait extraordinaire. Elle consistait en une espèce de frémissement délicieux de toutes les particules qui composent mon être. C'était une espèce de fourmillement plein de charmes qui partait de l'épiderme depuis les pieds jusqu'à la tête, m'agitait jusque dans la molle des os. Il me semblait voir une flamme violette qui se jouait autour de mon front.

Lambere ammassa comas, et circum tempora pasci.

J'estime que cet état, que je sentis bien physiquement, dura au moins trente secondes, et je me réveillai rempli d'un étonnement qui n'était pas sans quelque mélange de frayeur.

Dans cette sensation qui est encore très présente à mon souvenir, et de quelques observations qui ont été faites sur les extatiques et sur les nerveux, j'ai tiré la conséquence que les limites du plaisir ne sont encore ni connues ni posées, et qu'on ne sait pas jusqu'à quel point notre corps peut être béatifié. J'ai espéré que dans quelques siècles la physiologie à venir s'emparera de ces sensations extraordinaires, les procurera à volonté comme on provoque le sommeil par l'opium, et que nos arrière-neveux auront par là des compensations pour les douleurs atroces auxquelles nous sommes quelquefois soumis.

La proposition que je viens d'énoncer a quelque appui dans l'analogie ; car j'ai déjà remarqué que le pouvoir de l'harmonie qui procure des jouissances si vives, si pures et si évidemment recherchées, était totalement inconnu aux Romains : C'est une découverte qui n'a pas plus de cinq cents ans d'antiquité.

TROISIÈME OBSERVATION. 93.—En l'an VIII (1800), m'étant couché sans aucun antécédent re-

marquable, je me réveillai vers une heure du matin, temps ordinaire de mon premier sommeil ; je me trouvai dans un état d'excitation cérébrale tout à fait extraordinaire ; mes conceptions étaient vives, mes pensées profondes, la sphère de mon intelligence me paraissait agrandie, j'étais levé sur mon séant, et mes yeux étaient affectés de la sensation d'une lumière pâle, vaporeuse, indéterminée, et qui ne servait en aucune manière à faire distinguer les objets.

A ne consulter que la foule d'idées qui se succédaient rapidement, j'aurais pu croire que cette situation dura plusieurs heures ; mais d'après ma pendule, je suis certain qu'elle ne dura qu'un peu plus d'une demi-heure. J'en fus tiré par un incident extérieur et indépendant de ma volonté ; je fus rappelé aux choses de la terre.

A l'instant la sensation lumineuse disparut, je me sentis déchoir ; les limites de mon intelligence se rapprochèrent ; en un mot, je redevins ce que j'étais la veille. Mais comme j'étais bien éveillé, ma mémoire, quoique, avec des couleurs ternes, a retenu une partie des idées qui traversèrent mon esprit.

Les premières eurent le temps pour objet. Il me semblait que le passé, le présent et l'avenir étaient de même nature et ne faisaient qu'un point, de sorte qu'il devait être aussi facile de prévoir l'avenir que de se souvenir du passé. Voilà tout ce qui m'est resté de cette première intuition, qui fût en partie effacée par celles qui suivirent.

Mon attention se porta ensuite sur les sens ; je les classai par ordre de perfection, et étant venu à penser que nous devons en avoir autant à l'intérieur qu'à l'extérieur, je m'occupais à en faire la recherche.

J'en avais déjà trouvé trois, et presque quatre, quand je retombai sur la terre. Les voici :

1^o La *compassion*, qui est une sensation precordiale qu'on éprouve quand on voit souffrir son semblable.

2^o La *prédilection*, qui est un sentiment de préférence, non seulement pour un objet, mais pour tout ce qui tient à cet objet, ou en rappelle le souvenir.

3^o La *sympathie*, qui est aussi un sentiment de préférence qui entraîne deux objets l'un vers l'autre.

On pourrait croire au premier aspect, que ces

deux sentiments ne sont qu'une seule et même chose ; mais ce qui empêche de les confondre, c'est que la *prédilection* n'est pas toujours réciproque, et que la *sympathie* l'est nécessairement.

Enfin, en m'occupant de la *compassion*, je fus conduit à une induction que je crus très juste, et que je n'aurais pas aperçue en un autre moment, savoir : que c'est de la compassion que dérive ce beau théorème, base première de toutes les législations :

NE FAIT PAS-AUX AUTRES CE QUE TU NE VOUDRAIS PAS QU'ON TE FIT.

Do as you will done by.

Alteri ne facias quod tibi fieri non vis.

Telle est, au surplus l'idée qui m'est restée de l'état où j'étais et de ce que j'éprouvai dans cette occasion, que je donnerais volontiers, s'il était possible, tout le temps qui me reste à vivre pour un mois d'une existence pareille.

Les gens de lettres me comprendront bien plus facilement que les autres ; car il en est peu à qui il ne soit arrivé, à un degré sans doute très inférieur, quelque chose de semblable.

On est dans son lit, couché bien chaudement, dans une position horizontale, et la tête bien couverte ; on pense à l'ouvrage qu'on a sur le métier, l'imagination s'échauffe, les idées abondent, les expressions les suivent ; et comme il faut se lever pour écrire, on s'habille, on quitte son bonnet de nuit, et on se met à son bureau.

Mais voilà que tout à coup on ne se retrouve plus le même ; l'imagination s'est refroidie, le fil des idées est rompu, les expressions manquent ; on est obligé de chercher avec peine ce qu'on avait si facilement trouvé, et fort souvent on est contraint d'ajourner le travail à un jour plus heureux.

Tout cela s'explique facilement par l'effet que doit produire sur le cerveau le changement de position et de température : on retrouve encore ici l'influence du physique sur le moral.

En creusant cette observation, j'ai été conduit trop loin peut-être ; mais enfin j'ai été conduit à penser que l'exaltation des Orientaux était due en partie à ce que, étant de la religion de Mahomet, ils ont toujours la tête chaudement couverte, et que c'est pour obtenir l'effet contraire que tous les législateurs des moines leur ont imposé l'obligation d'avoir cette partie du corps découverte et rasée.

PROVERBES CULINAIRES.

1. Avoir les yeux plus grands que le ventre.
5. La table est un larron secret, qui envoie son maître à l'hôpital.
5. La table dérobe plus que ne fait un voleur.
4. Garçon de quinze ans a un gosier et point de mains.
- 4 et 5. Quand le jeune garçon croît il a le loup dans le ventre.
1. Qui garde de son dîner il a mieux à souper.
1. Les fous font les festins et les sages les mangent.

1. Dîne sobrement, soupe bonnement, dors passablement et tu vivras longuement.
1. Manger pour vivre et non vivre pour manger.
1. Avoir froid après le repas est signe de santé.
1. La sauce fait manger le poisson.
1. Après boisson, c'est un poison.
Après poisson le vin est bon.
Après poisson, noix est contre-poison.
1. Veau mal cuit et poulets crus
Font les cimetières bossus.

2. Celui qui a beaucoup de beurre en peut mettre dans ses choux.
1. L'appétit vient en mangeant.
1. Piqueurs d'assiettes (parasite).
1. Cet homme chasse bien au plat.
1. Il a toujours une aune de boyaux de vides pour festoyer ses parents.
1. On a souvent plus de peine à digérer son dîner qu'à le gagner.
1. Dormir la cuisse du chapon dans la bouche (aussitôt après souper).
1. Les gourmands font leur fosse avec leurs dents.
2. Qui boit sans soif et mange sans faim meurt vingt ans plus tôt.
6. La gourmandise fait mourir plus que la faim.
1. La gourmandise a tué plus d'hommes que l'épée.
5. Qui nourrit trop son corps ne fait jamais vieux os.
5. A ventre plein toute viande est amère.
5. Les bons morceaux engendrent les querelles.
On dit aussi dans un genre opposé :
1. La table engendre des amis.
On ne peut nier que l'un et l'autre de ces deux proverbes ne soient vrais.
2. Maintenant nous sommes bien disait un chat qui se tenait assis sur un jambon.
1. Qui a la panse pleine il lui semble que les autres sont rassasiés.
1. Après la panse vient la danse.
1. Lorsque les pigeons sont soûls de pois ils trouvent la vesce amère.
1. Il n'est vie que de bonne chère, mais la fin ne vaut rien.
1. Quand on a mangé la chair il faut ronger les os.
2. Le procès d'un cochon est bientôt fait.
1. Aile de perdrix, cuisse de chapon, Queue de poisson et tête de saumon.
1. L'eau m'en vient à la bouche.
1. Grande chère et petit testament.
1. Grasse cuisine maigre testament.
5. Bonne marmite et mauvais testament.
1. Grande cuisine de maison ruine.
1. De grasse table à l'étable.
1. Petite cuisine agrandit la maison.
4. Après grand banquet petit pain.
1. Eau froide et pain chaud ne firent jamais bon ventre.
5. Grasse cuisine maigre héritage.
5. A grasse cuisine, pauvreté lui est voisine.
2. Une grande cuisine rend la bourse petite, et une petite cuisine forme une grande maison.

5. Entre la poire et le fromage.
1. Après la poire le vin ou le prêtre.
1. Après la poire le vin, il faut boire.
4. Qui dédaigne la poire en veut manger.
4. Poire qui dit Rodrigues (1) ne vaut pas une figue.
4. A un morceau de lardon salé, une bonne fois de vin.
2. A bien manger ou à mal manger il faut boire trois fois.
1. Qui ne boit vin après salade,
Est en risque d'être malade.
4. Qui ne boit après sa salade ne sait ce qu'il perd.
4. Le melon et le fromage prends-les au poids.
4. Le fromage pesant et pain léger.
1. Qui a fromage pour mets il le doit couper bien épais.
2. Il vaut mieux que le fromage soit servi par une main avare que par une main libérale.
1. Tout fromage est sain s'il vient de chiche main.
2. Le fromage est de l'or le matin, de l'argent à midi et du plomb le soir.
4. La chair nourrit la chair et l'eau froide le poisson.
4. A morceau rétif éperons de vin.
4. Faute de pain les gâteaux sont bons.
5. Ce qui est doux est amer au goût dépravé.
4. Tiens toi debout et tu mangeras plus que trois.
5. Ce qui est dit entre les verres et les viandes ne doit point causer de guerre.
5. Ce qui se dit à la table doit demeurer enfermé dans la nappe.
2. Le temps passe vite quand on est à table.
1. On ne vieillit point à table.
5. Qui s'est une fois brûlé, souffle dessus une autre fois.
1. Après la fête et le jeu les pois au feu.
5. Quand le ventre est plein les os voudraient du repos,
2. Si ce n'était le goût, on boirait de l'eau avec le même plaisir que le vin.
5. Qui mange des poires avec son maître ne choisit pas les meilleures.
5. Il est aisé de prêcher le jeûne à qui a le ventre plein.
4. Bonne est la poule qu'un autre nourrit.
4. Tel quitte le rôti qui en désire ensuite la fumée.
1. Morceau avalé n'a plus de goût.

(1) C'est-à-dire : poire qui résiste sous le couteau n'est pas bonne. Rodrigues est un nom de baptême que les Espagnols écrivent Rodriguez et prononcent Rodrigue ; il est d'origine gothique (Rodéric).

NOUVELLES DIVERSES.

—On annonce la mort, à Niji Novgorod (Russie) d'un homme qui était né en 1746, et qui, par conséquent, était âgé de 127 ans. Il avait été cuisinier de l'impératrice Catherine, et avait servi dans l'armée russe, de 1795 à 1814. L'empereur Ni-

colas lui avait accordé une pension. Il laisse un fils qui n'est plus jeune, car il est né en 1777.

Les finances italiennes sont dans un état pitoyable et tout près de la banqueroute. Selon le budget

de 1874, qui indique une somme de 996 millions pour amortissement et une somme de 775 millions pour intérêt, la dette italienne se monte au chiffre colossal de 15 milliards ! Voilà l'héritage que M. Lanza et consorts laissent en tombant à leurs successeurs. Quelle leçon pour les peuples qui se contentent aux révolutionnaires !

—En 1869, le Dr. Begg, de Dundee, amputa les quatre extrémités à une jeune femme nommée Robertson dont les pieds et les mains étaient devenus gangrenés. Après l'opération, une souscription fut faite en sa faveur, et elle partit pour Londres où M. Heather Begg lui construisit des pieds et des mains artificiels, celles-ci s'ouvrant et se fermant à la volonté de la patiente. Elle peut saisir des objets aussi petits, qu'une broche à tricoter, et elle gagne sa vie à tricoter des châles. Elle envoya un de ses ouvrages à la Reine Victoria qui lui fit présent de 5 lbs sterling. Outre qu'elle peut prendre sa nourriture et s'habiller elle-même, elle écrit aussi avec une main admirable. C'est le seul cas connu où les quatre extrémités ont été amputées.

—Mercredi dernier, l'ingénieur-en chef de la compagnie du chemin de colonisation du Nord, en compagnie de l'assistant ingénieur et des entrepreneurs, examina le terrain entre Hochelaga et Ste. Thérèse et choisit les diverses routes préliminaires qui seront explorées afin de passer avantageusement les hauteurs du Mile-End.

Un corps d'ingénieurs a commencé les opérations à Hochelaga et ils pousseront les travaux avec la plus grande rapidité, afin de permettre à l'ingénieur-en-chef de présenter son rapport au plus vite aux directeurs sur le choix de la route.

Aussitôt après cela le tracé sera localisé et les entrepreneurs commenceront les travaux. Le contrat a été signé par le président, Sir Hugh Allan, et les entrepreneurs, MM. Duncan, MacDonald et Cie. Ceux-ci font tous les préparatifs nécessaires pour se mettre à l'œuvre dès que la ligne sera localisée.

Le prix du contrat est de \$4,220,500 en outre des extras.

—Mercredi, a été chanté un service funèbre, à St. Antoine, pour le repos de l'âme de Sir George E. Cartier.

Mgr. l'Evêque de St. Hyacinthe officia et M. l'abbé Godard, curé de St. Hilaire, prononça un éloge funèbre, prenant pour texte les paroles : « Tout le peuple en deuil pleura sa mort et il dit : Comment est-il tombé cet homme puissant qui faisait le salut d'Israël. »

DUEL DANS LA PRAIRIE. — Un duel horrible a eu lieu le soir du 4 juillet, à Medicine Lodge, Territoire Indien, entre deux hommes nommés Hugh Anderson et Arthur McCluskey. Anderson était un des malfaiteurs les plus redoutés du Texas. Son dernier exploit avait été l'assassinat de six personnes dans un bal. Parmi les victimes était un frère de McCluskey, et c'est pour le venger que celui-ci avait provoqué Anderson en duel. Les armes étaient

le revolver et le couteau Bowie. Le témoin de McCluskey était un guide texien, nommé Richards et celui d'Anderson était Harding, trappeur kentuckyen d'une taille colossale. Une cinquantaine de chasseurs et trappeurs, prévenus de l'événement, étaient accourus pour assister à la rencontre et engageaient des paris sur son issue probable. Anderson, connu pour son adresse au pistolet, était le favori ; on offrait généralement de parier qu'il aurait abattu McCluskey au troisième coup de feu. Les deux adversaires ayant été placés à vingt pas l'un de l'autre et se tournant le dos, Harding donna le signal du combat en tirant un coup de pistolet en l'air. Nous reproduisons maintenant le récit d'un témoin oculaire :

« McCluskey tira le premier en se retournant ; et la fumée n'était pas encore dissipée qu'Anderson riposta. Puis suivi une petite pause, chacun des antagonistes examinant l'autre pour tâcher de découvrir l'effet probable de cette première décharge. D'un trou profond dans la joue d'Anderson, on vit bientôt couler le sang, tandis que McCluskey restait dans sa première position, en apparence non touché. Seuls, ceux qui étaient le plus près de lui purent voir qu'une pâleur extraordinaire avait envahi son visage. La seconde fois McCluskey tira encore le premier, et sa balle brisa le bras gauche d'Anderson qui tomba sur un genou en poussant un cri ; mais il reprit vite possession de lui-même et riposta avec un horrible effet. La balle, entrée par la bouche de McCluskey, avait enlevé plusieurs dents et une portion de la langue, et s'était logée à la base du cerveau. McCluskey, faisant un effort désespéré pour se raidir contre la douleur, marcha avec un courage héroïque sur Anderson, secouant le sang qui s'échappait à flots de sa blessure et crachant à chaque pas des dents et des lambeaux de chair. Anderson tira pour la troisième fois, fracassant l'épaule gauche de McCluskey, puis lui envoya une quatrième balle qui, pénétrant dans le creux de l'estomac renversa McCluskey la face contre terre. Dans un mouvement d'agonie il déchira sa chemise et l'on vit alors seulement qu'il avait reçu dans le flanc gauche le premier coup de feu de son adversaire. Toutefois, par un effort surhumain, McCluskey, bien que criblé de blessures mortelles, ajusta Anderson et tira encore. La balle pénétra dans l'abdomen, et de ce moment il fut clair qu'Anderson, comme McCluskey était fatalement atteint. Les spectateurs firent alors un mouvement comme pour intervenir ; mais le géant kentuckyen cria d'une voix de tonnerre : Laissons ces gentlemen vider leur différend comme ils l'entendent. McCluskey se traîna comme il put jusqu'à son antagoniste, et de son bras affaibli lui porta plusieurs coups de couteau, à chacun desquels Anderson ripostait... »

Abrégeons ces horribles détails. Après s'être mutuellement couverts de blessures hideuses, les deux féroces combattants tombèrent enfin morts côte à côte, et séance tenante les spectateurs creusèrent une fosse profonde dans laquelle ils mirent les deux corps. Le kentuckyen, attendri à cette vue, laissa en guise d'oraison funèbre, échapper ces mots bien sentis : Dieu me damne ! C'étaient deux bons b... !